LOUIS XIV

Trouvant Louis XVI qui forgeoit des chaînes en chantant ce couplet :

TROISIEME DIALOGUE.

Je ſuis un pauvre ſouverain,
Qui n'a plus le pouvoir en main ;
Mais, par le moyen de ma forge,
Je ferai de nouveaux liens ;
Je réduirai les Pariſiens,
Ou je me fais couper la gorge.
Tôt, tôt, tôt,
Battez chaud,
Tôt, tôt, tôt,
Bon courage,
Formons un nouvel eſclavage.

LOUIS XIV.

PARBLEU, voilà encore mon ignorant qui ſe réjouit de ce qui eſt à faire ; tu t'es donc fourré dans la tête de donner des fers à tes ſujets, & tu n'en mourras pas de douleur ? Courage : à préſent je vois bien que cette délicateſſe que tu peignois avant-hier, n'étoit autre choſe que de l'hypocriſie, ou de la poltronnerie. Pauvre benêt de roi de carte ! encore faut-il que j'excepte celui de cœur, car tu ne peux entrer en comparaiſon avec lui.

LOUIS XVI.

Vous me déſeſpérez par vos atrocités ré-

voltantes. Je ne reçois de vous que des mots outrageans & des conſeils de cruautés impraticables.

LOUIS XIV.

Ma foi, je plains ton peuple d'avoir un roi auſſi foible que toi. Il vaudroit mieux qu'il eût été gouverné par un roi méchant qui ait ſu le maintenir dans l'obéiſſance. Regarde les tems paſſés, quand tu étois deſpote, tous tes ſujets étoient heureux; tout étoit tranquille, & le commerce nourriſſoit les indigens; aujourd'hui que ta bêtiſe a laiſſé tomber tous les arts & arrêté tous les travaux, on ne voit que des malheureux qui, ne ſachant de quel côté tourner la tête, ſe jettent à corps perdu dans la carriere du crime, ou ſe vendent à tes ennemis, pour un jour élever une contre-révolution, & te rendre la victime de toutes tes foibleſſes.

LOUIS XVI.

Ah! je l'ai toujours bien pensé. Si la nobleſſe que j'ai tant outragée ſe fait un parti, et qu'elle ſoit victorieuſe, je paierai de ma tête des invectives que je lui ai fait endurer. Mais comment vouliez-vous que je faſſe? il auroit fallu répandre trop de ſang pour dompter un peuple rebelle; & j'ai cru devoir encore être vertueux, en fléchiſſant, et me faire admirer de tous mes ſujets.

LOUIS XIV.

Puiſque tu étois aſſez délicat, pour ne pas répandre leur ſang, voilà ce qu'il falloit faire. Quand tu as vu que la dépenſe de ta Meſſaline

de femme, et les *bons* que tu ſignois dans ton ivresse, commençoient à altérer tes finances, et que ton royaume étoit épuiſé de dettes, il falloit d'abord t'impoſer un régime plus sobre, ensuite écarter de ta cour tous les ministres qui te trahissoient.

LOUIS XVI.

Mais comment pouvoir renvoyer ces ministres ? j'ignorois leur conduite. Vous savez pourtant bien qu'un roi est à plaindre, quand il faut qu'il écarte tant de flatteurs intrigans enchaînés sur ses pas, & qui ne lui cedent le passage qu'après l'avoir étourdi de leurs platitudes. Les uns me présentoient des plans d'économie ; d'autres, les projets de former de nouveaux impôts ; enfin d'autres pour élever un emprunt qui se trouvoit dispersé avant d'être rempli.

LOUIS XIV.

C'eſt justement pour cela que j'aurois éloigné de mon trône ceux à qui j'aurois soupçonné des sentimens aussi vils, et je me ſerois affidé seulement trois personnes que j'aurois choisis moi-même, ſans écouter aucune proposition. J'aurois tenu un conseil sur mes finances, auquel j'aurois déclaré vouloir connoître les dettes de l'état ; j'aurois partagé lesdites dettes en deux ou trois ans de tempérament ; j'aurois déclaré l'ouverture d'une caisse royale, qui n'auroit duré que le temps limité par les tempéramens ; j'aurois fait fabriquer une certaine quantité de billets propres à payer les dettes échues et sans emprunts ; je me ſerois

trouvé quitte en peu de temps : cette opération auroit ranimé le commerce & fait circuler le numéraire ; parce que s'en pouvant passer de plus de la moitié, ou n'en auroit pas fait l'agiotage, et à mesure que les billets m'auroient été rendus dans mes comptes, j'en aurois brûlé une quantité ; et je me serois vu au-dessus de mes dépenses : ensuite j'aurois mis un impôt territorial sur tous les biens, sans aucune exception ni priviléges : j'aurois diminué les impositions du pauvre, parce que ce n'est pas dans la chaumiere que l'on peut trouver de quoi rétablir les finances ; ils auroient payé des droits proportionnément à leurs biens ; j'aurois fait sortir une ordonnance de trancher la tête à ceux qui n'auroient pas voulu y souscrire ; par ce moyen je me serois fait ami de mon peuple, et je n'aurois par douze cents tyrans qui conduisent mon royaume. Un ambitieux, hypocrite d'Auvergne, qui commande un peuple de rebelles, dont les soldats sont choisis dans ces gens, ces filous qu'occupoient autrefois la police, c'est-à-dire, des gens sans aveu et capables de tout pour de l'argent.

LOUIS XVI.

J'en conviens. Et si mon royaume est dans un si grand bouleversement, je le dois à mes ministres, & aux sottises de mon épouse. J'ai des torts aussi ; mais ne pourroit-on pas les réparer, sans entre-choquer les poignards de l'orgueil & de la vengeance dans tant de cœurs, qui, malgré toutes mes fautes, me rendent encore les témoignages d'une pure

amitié, & ferment les yeux ſur toutes mes foibleſſes ?

LOUIS XIV.

Pauvre ſot ! ne crois-tu pas que ton peuple te chérit, parce qu'il t'appelle le reſtaurateur de ſa liberté ? Va, crois qu'il ne te reſpecte pas autant que tu te l'imagines ; & s'il te paroît ſoumis, c'eſt qu'il craint que tu n'échappes à ſa ſurveillance, & que tu n'aille te ranger ſous des drapeaux qui t'attendent pour lui déclarer la guerre.

LOUIS XVI.

Non. Je ne veux pas abandonner mon royaume ; je rougis ſeulement d'avoir perdu les plus beaux droits de tous les ſouverains. Je brûle du déſir d'être rétabli ſur mon trône, comme j'étois autrefois ; je ne ſerai plus ingrat à toutes les repréſentations. Je vous exhorte de m'éclairer de vos lumieres divines, & je vous promets d'exécuter vos ordres ; mais ſur-tout je vous recommande d'épargner le ſang.

LOUIS XIV.

Epargner le ſang ? quand on vouloit ne pas épargner le tien ni celui d'Antoinette, tu as donc oublié que les draps de ſon lit furent percés de coups de poignards ? Que ſans la bravoure & la défenſe de tes gardes, elle étoit aſſaſſinée à tes yeux ? Qu'ils ont vu maſſacrer pluſieurs nobles de ta maiſon ? Et qu'enfin des brigands t'ont forcé à les ſuivre au milieu de leur caverne ? Rappelle-toi ce jour d'horreur ; enviſage les dangers & les affronts que

tu as eſſuyé, & que ta vengeance ſoit le prix de tant de crimes.

LOUIS XVI.

Il eſt vrai, je ne puis reconnoître mes ſujets que comme coupables, & je conſens à déclarer qu'ils méritent de terribles chaînes, & même des tourmens ſans bornes; mais ils ont trop long-tems langui dans la miſere avant de s'abandonner à ces excès.

LOUIS XIV.

Ne m'étourdis plus par des obſervations qui m'excedent; je te repete pour la derniere fois, que tu n'as aucuns momens à perdre pour te venger, & donner une nouvelle ſplendeur à ta puiſſance, te faire admirer des autres rois, & reprendre ton pouvoir ſouverain deſpotique. Il n'y a rien de plus facile & de plus ſûr que le moyen que je vais te donner pour cela. Ton frere de Provence n'a-t-il pas auſſi lieu d'être offenſé ? car de prince héritier du trône, il eſt devenu un citoyen actif; crois-tu que, malgré ſon morne ſilence, il ne ſeroit pas ſatisfait de rentrer dans tous ſes titres ? Le ciel te le conſerve peut-être pour te rendre tes états. Profite de ce que le peuple ne penſe rien de lui. Repete-lui les tourmens de ton cœur, lui ſeul peut tarir la ſource de tes maux.

LOUIS XVI.

Ah! mon pere! que vous le connoiſſez mal! il eſt trop lâche & trop ingrat pour m'aider ſeulement à ſupporter mes malheurs; comment voulez-vous qu'il me releve de ma

chute ? Dans le comencement de la révolution on l'avoit accuſé d'un complot ; alors, comme un petit courtiſan, il a couru ſe préſenter au peuple pour ſe laver de cette injure, & dire qu'il étoit innocent ; qu'enfin il prioit ces meſſieurs de ne point le compromettre dans aucun accident, ni même que l'on n'écoute pas les invectives de ſes ennemis. D'Artois lui a dit cent fois qu'il étoit un homme ſans caractere, que le peuple devoit plutôt craindre que lui, parce qu'on ne ſavoit pas ce qu'il avoit au fond du cœur, & qu'au moins lui, on voyoit qu'il étoit du parti des noirs.

LOUIS XIV.

C'eſt juſtement pour cela que je veux que tu l'aille trouver, & lui dire qu'il ait pitié d'un roi malheureux qui implore ſon ſecours pour reprendre les rênes de ſon royaume, par un moyen immanquable, qu'il ne peut exécuter ſans lui : tu lui diras d'abord de gagner ſecrétement le nombre des mécontens par des bienfaits, dont plus de deux cents cinquante mille âmes ont beſoin, regrettent les tems paſſés, & voudroient de tout leur cœur que les choſes reviennent comme elles étoient ; tu feras avertir ta maiſon, cette jeune & courageuſe nobleſſe qui a remporté une ſi belle victoire à Fontenoy, de ſe tenir ſous les armes, en ſecret ; il te ſera rendu pluſieurs régimens qui te ſont reſtés fideles dans le fond de leur cœur ; d'autres qui ne poſſedent qu'un eſprit ſoldateſque, c'eſt-à-dire, patriotes pour 6 livres, royaliſtes pour douze. Le clergé tant

irrité s'armera ſecrétement, & ſe rangera ſous tes ordres ; enfin ton frere & tes princes qui ont juré de ne rentrer en France que les armes à la main, béniront ces projets, & ſeront glorieux de mêler leurs lauriers à ton illuſtre entrepriſe ; alors tu verras bientôt tous les partiſans, & le peuple même, te tendre les bras, & te demander les ſecours dûs à l'humanité ſouffrante & preſſée par la faim. Adieu, je rentre dans mon ſéjour de ténébres, & je te laiſſe le ſoin de reprendre le regne des Bourbons. Puiſſe mon courage t'inſpirer une valeur digne de ton diadême !

De l'imprimerie des patriotes.